Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 46

Artikel: Le feuilleton : souvenirs d'un opéré : [suite]
Autor: Renard, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223564

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Puis, tourné vers Favez qui tout l'après-midi avait été là sans rien dire, il prit congé :

— Hé vieux !... J' m'en vais !... Salut !

...lut ! répondit l'autre, en machouillant sa chique. Pénau se rassit, comme pour dire quelque chose, sifflota, recracha. Et soudain, sans sortir les mains de ses poches, prit le parti de s'en aller pour de bon. On vit sa courte silhouette s'attarder devant les journaux du kiosque, puis se perdre lentement dans la foule de cette heure, du côté de la rue Neuve. Et de loin, il était plus cocasse encore que de près, avec son étroit chapeau plat, trop petit, posé sur le haut du crâne; avec l'ampleur hostile de son paletot sans âge qui lui descendait jusqu'aux genoux. Avec, surtout, ses longs souliers béants, dont la semelle, à chaque pas qu'il faisait, s'accrochait aux pavés de la rue et qui semblaient soutenir avec peine les plis tournoyants du trop large pantalon.

Il s'en allait, tête basse, l'air humble, effacé ; parce que là, ce n'était déjà plus la Riponne, son domaine. Là, c'était la rue, avec ses passants brutaux qui se bousculaient ; avec ses bruits irritants qui embrochaient ses pensées, avec sa fièvre. Inconsciemment, ses pas se faisaient moins traînants. Il jeta un bref coup d'œil en dessous sur le poste de police de St-Laurent ; puis enfila la rue de la Tour. Devant sa maison, il s'arrêta. Le corridor, avec son ombre farouche et humide, ses dalles usées au milieu, ses murs suitants, hantés d'odeurs culinaires, l'intimidaient. Il aimait sa maison ; et pourtant, il en avait peur. Peur de son air de misère. Peur des locataires qu'il croisait parfois dans l'escalier : hommes en casquettes ou femmes en cheveux qui le toisaient et murmuraient sur son passage, un mot — toujours le même — qui lui entrait dans les chairs:

— Feignant, va !...

Pourtant, il monta. Sur son carré, il s'essuya les pieds et tenta d'ouvrir sa porte. Elle était fermée. Alors, désemparé, toute sa vieille et courte personne soulevée de détresse enfantine, il resta devant ce seuil hostile :

— Ben alors, si la bourgeoise est pas là !... Ben alors !...

Puis, il s'assit sur une marche, répétant encore, en leit-motiv :

— Ben alors !... Ben alors !...

Au loin, la cloche de St-Laurent sonna neuf coups. *Francis Gaudard.*

SOUVENIRS D'UN OPERÉ 2

Toujours est-il que, pendant six semaines, je suis plein d'une résignation douce, qui ne me coûte pas d'effort et qui m'étonne moi-même. Je l'attribue en grande partie au fait que je puis continuer mes travaux habituels. Je me considère comme à la veille d'un duel d'où j'ai bien des chances de sortir sain et sauf. J'écoute avec mansuétude les bonnes gens qui m'étourdissent de leurs conseils. Je souris à ceux qui me disent: — A votre place, je ne me ferais pas opérer — je pardonne à ceux qui me content en détail quelque opération effroyable. Je mets en règle mes affaires avec une parfaite sérénité ; je recommande à mes amis les plus chers le sort de ma femme en cas de malheur.

Au fond, quand on ne souffre pas trop, l'idée qu'on est peut-être près de la mort est salutaire. On en devient meilleur, d'humeur plus égale, de cœur plus tendre avec les siens. On met une espèce de coquetterie à se montrer par ses bons côtés. On veut laisser de soi un aimable souvenir. Au contraire de l'opinion courante, il se pourrait que ce fût pour l'homme un bonheur de savoir d'avance le moment où il doit disparaître. C'est la souffrance, bien plus que la fin de la vie, qui est à redouter.

J'ai le temps de me dénouer paisiblement des liens qui m'attachent à l'existence et j'arrive sans cahots à la date fixée. Je fais à l'Université ma dernière leçon, et c'est l'instant où j'ai été le plus près de me laisser surprendre à l'émotion. Mes étudiants se lèvent et m'applaudissent; mes collègues me serrent la main avec un sérieux sans phrase qui en dit long ; ma femme qui m'accompagne a les yeux gros de larmes. Heureusement on n'a pas le loisir de s'attendrir. De ma salle de cours nous descendons tout droit, sans rentrer chez nous, à la clinique qui va être notre séjour et qui est située dans le quartier écarté de la Caroline.

C'est un jour de premier printemps, gris, tiède et pluvieux. La chambre qui nous est destinée (car ma femme a voulu m'y tenir compagnie) est claire et donne sur la rue. En y entrant, nous la trouvons pleine de fleurs; un genêt d'or y met un rayon de soleil et nous rappelle que les vœux d'une excellente amie nous suivent dans la maison de torture; elle veut que nous ayons presque l'illusion d'y être chez nous.

Je regarde et parcours mon domaine. De ma fenêtre je vois les toits de la ville qui dégringolent en cascade et, au-delà, une trouée lumineuse qui s'ouvre sur la campagne vaudoise; puis, là-bas, tout là-bas, à l'horizon bleuâtre, se dresse comme un mur le Jura, frontière de France, seuil de la patrie que je ne suis pas sûr de revoir jamais. Deux lits de fer, une table, une chaise-longue, un poêle de faïence qui ronfle: la clinique est plus avenante qu'on n'eût osé l'espérer. J'avise un tableau à mon chevet; je crois voir une sorte de moineau ébouriffé sur un pignon. Erreur ! C'est un aigle planté sur le sommet d'un pic et, au bas, s'étale ce verset qui doit être biblique: « Ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. » A la bonne heure ! Acceptons-en l'augure !

C'est le surlendemain seulement que doit avoir lieu l'opération; il faut prendre certaines mesures préparatoires. Intervalle bien rempli ! On n'a pas vainement changé de domicile; l'adaptation à cette nouvelle coquille occupe, distrait. Bruits du tramway qui passe sous les fenêtres avec un grincement de ferraille; allées et venues d'un personnel avec lequel on lie connaissance. D'abord la directrice, Mme Grandjean, la sœur du Dr Roux, une bonne Vaudoise grassouillette et remuante, toujours courant, toujours affairée autour de ses malades; la diaconesse, sœur Rose, une trotte-menu discrète, aux yeux doux, aux pas de velours, à la voix contenue, une apparition fraîche et reposante; Charles, l'infirmier, un pauvre garçon couturé, zébré de cicatrices, le front recousu par places, le nez refait par une bouture de peau qui reluit blanche au milieu de chairs sanguinolentes, un martyr et une gloire de la chirurgie, endormi et opéré dix-sept fois, habitué de l'hôpital dès sa petite enfance et ayant pris là le goût et le talent de soigner les autres avec une main légère et une patience inaltérable; puis encore un docteur russe qui, à heures fixes, promène dans les chambres sa figure pâle, sa longue barbe blonde, son accent exotique; enfin la femme de chambre, Rosa, une formidable et candide Bernoise qui a les allures et le rire facile d'une enfant de race gigantesque.

Et les heures passent rapides et paisibles. Par un accord tacite nous ne parlons, ma femme et moi, que de choses insignifiantes; il importe de ne pas irriter les nerfs. La veillée des armes est arrivée, comme nous disons en plaisantant, la soirée, sous la lampe et au coin du feu, qui sera peut-être la dernière où nous causerons côte à côte et cœur à cœur.

Le Dr Roux vient voir si son patient est en bon état physique et moral, et il paraît satisfait. Je lui dis que, le lendemain, je veux faire une expérience sur moi-même; je veux savoir si je pourrai gouverner mes rêves dans le sommeil artificiel. Je désire, pendant qu'on me tenaillera, entendre une nocturne de Chopin que j'aime beaucoup; une de nos amies, qui est une violoniste de grand talent, le jouera pour moi à Paris, au moment même où je serai endormi à Lausanne. Nous verrons si par télépathie je jouirai du morceau exécuté à mon intention. Le docteur me conte que, quelques jours plus tôt, une fillette, pendant tout le temps qu'a duré l'opération, a cru valser et a dessiné le mouvement avec les jambes ; qu'un étudiant de la Société de Belles-Lettres s'est écrié en se réveillant : « Vive Belles-Lettres ! » Puis tout à coup, s'adressant à ma femme: « Surtout du calme! Pas d'effusions conjugales et intempestives ! Il y a un moment dur à passer, durant l'opération. Je ne vous dirai pas de faire ce qu'ont fait avant-hier des Hollandais; je devais opérer leur enfant, une gamine de cinq ans; je les invite à aller prendre l'air, pendant que j'officierai. Que croyez-vous qu'ils aient fait ? Ils sont allés faire un déjeuner copieux dans un des meilleurs hôtels de la ville. Je ne réclame pas de vous un flegme aussi batave. Mais sacredié ! point d'évanouissement ! Il sera vilain, très vilain, votre mari quand on le rapportera saoul d'éther. Vous feriez bien de ne pas être ici à son réveil ! » Et comme ma femme déclare qu'elle sera forte, sage, calme, mais qu'elle ne s'en ira pas: « Qu'il soit fait selon votre volonté, réplique le docteur! Seulement je vous préviens qu'à la première velléité de pamoison je vous mets à la porte. Mais, ajoute-t-il, je sais que tout se passera bien. »

Il s'en va en m'ordonnant de me mettre au lit, et, quand je suis couché, comme je n'ai plus ma mère, il m'envoie la sienne pour me donner courage. Ce n'est certes pas la première venue, cette bonne vieille paysanne du Jura vaudois.

(A suivre). *Georges Renard.*

Au **Bourg**, du 14 au 20 octobre, un film sonore et chantant: **Le Chant du Loup**, merveilleux poème, interprété par Lupe Velez, Gary Cooper et Louis Wolheim.

Regrettant sa liberté perdue et sa belle vie d'aventures, Sam, montagnard orgueilleux, abandonne son foyer. Il fuit sa femme pour répondre à l'appel de la forêt, des grands espaces, des horizons sans fin... de la Liberté. Après avoir parcouru ses montagnes, obsédé par l'image de sa femme, il finira par retourner vers elle.

Ce scénario original, d'une conception vigoureuse, et qui ne manque pas de grandeur est défendu par une interprétation remarquable: Lupe Velez joue avec flamme et met dans son jeu un on ne sait quoi de vivant, de vibrant, d'instinctif qui ravit.

Gary Cooper, grand diable un peu fruste, est extrêmement sympathique et séduisant dans son rôle de Sam.

Quant à la photographie, c'est une vrai merveille et la beauté des paysages, la splendeur des forêts, n'ont jamais été rendues avec plus de justesse à l'écran.

Tous les jours, matinées à 15 h., soirées à 20 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne